

MARIE - ANNE  
FILLE DU ROI

A decorative flourish consisting of a horizontal line with ornate, symmetrical scrollwork extending downwards and outwards from the center.

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

MARIE-ANNE  
FILLE DU ROI

A decorative flourish consisting of two large, symmetrical scroll-like elements that curve upwards and then downwards, with a central horizontal line.

*Un traître à Versailles*

Flammarion

Déjà paru: *Marie-Anne, fille du Roi*, « Premier bal à Versailles »

© Éditions Flammarion, 2010  
87, quai Panhard et Levassor – 75647 Paris Cedex 13  
ISBN: 978-2-0812-2981-5

## Note de l'auteur

J'avais très envie de vous parler des débuts de Versailles: l'aménagement du château, des jardins, des fontaines, l'installation de la famille royale, de la cour; et de vous montrer un Louis XIV jeune, débordant d'activités, aimant la chasse, la danse, le théâtre et les fêtes.

Cette série débute en 1674. C'est une petite princesse, Marie-Anne de Bourbon, précieux témoin de l'Histoire, qui sera notre guide.

Marie-Anne a bien existé: elle est la fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière. Elle naît en 1666. À cette époque, Louis XIV et la reine n'ont qu'un fils: le dauphin Louis. Leurs trois filles sont mortes en bas âge. Aussi le roi s'attache-t-il particulièrement à Marie-Anne dont il apprécie la beauté, la grâce, l'espièglerie. Il la reconnaît et lui donne le titre de Mademoiselle de Blois.

En même temps qu'elle découvre la vie à la cour, elle nous ouvre les portes d'un monde fastueux.

Laissez-vous guider par Marie-Anne!

Bonne lecture,

Anne-Marie DESPLAT-DUC

*Chapitre*  
*1*

Le jour où ma mère a quitté la cour pour entrer au Carmel, le roi est parti à la guerre en Franche-Comté<sup>1</sup>.

Cette province appartient toujours à l'Espagne, mais elle aurait dû revenir à la France après le décès du roi Philippe IV puisque sa fille Marie-Thérèse, son héritière, est également notre reine. La fière Espagne n'a pas voulu céder, et depuis le mois d'octobre, c'est la guerre.

Dans son particulier<sup>2</sup>, la reine en a été fort chagrine parce qu'elle a gardé une tendre affection pour son ancien pays et aussi parce que son mariage avec le

1. La Franche-Comté comprenait le comté de Bourgogne et le comté de Montbéliard. Elle est aussi appelée à cette époque Franche-Comté bourguignonne.

2. En son for intérieur.

roi de France était le gage qu'il n'y aurait plus jamais de guerre entre les deux pays. C'était en quelque sorte l'aveu que cette union n'avait servi à rien... sauf à lui donner un époux qu'elle aimait malgré tous ses défauts mais qui ne faisait pas son bonheur. Elle a caché sa peine pour ne pas blesser le roi et aussi pour rester fidèle à la mémoire de son père qui lui avait enseigné que dès qu'elle aurait franchi la frontière, elle devrait oublier ses origines espagnoles pour n'être que française.

Peu de temps avant que ma mère ne s'en aille, un après-dîner, Mme Colbert, qui est dame d'honneur de la reine, m'a conduite auprès de Sa Majesté en me disant :

— La reine a de la peine, il faut la distraire. Faites-la sourire en lui récitant un poème.

La reine a paru contente de me voir. Je lui ai débité ma poésie en y mettant le ton et en y ajoutant des gestes et même quelques pas de danse longuement répétés. La reine a souri faiblement, mais elle ne m'a point félicitée comme je l'espérais. Elle a soupiré, reprenant un air triste et résigné.

Le soir, j'ai demandé à Mme Colbert la raison de ce chagrin et elle me l'a expliqué.

J'ai plaint la reine d'avoir ainsi le cœur déchiré, mais le mien l'était aussi et personne ne semblait en prendre la mesure.



D'ailleurs comme le départ de ma mère et celui du roi et de la cour ont lieu le même jour, il y a une telle effervescence que mon frère Louis, et moi sommes un peu oubliés.

Après avoir quitté le Carmel, on nous reconduit à Versailles, et lorsque nous arrivons en vue du château, nous apercevons un groupe de cavaliers qui s'éloignent au son de la musique, suivis par les mousquetaires et les chevau-légers. Les étendards, les bannières et les plumes des couvre-chefs flottent au vent.

— C'est papa qui va à la guerre, m'annonce Louis, impressionné.

Je le suis autant que lui, et je ne peux que souffler :

— Oui.

Dans la cour, nous nous faufileons entre les carrosses, les charrettes, les voitures, au risque d'être piétinés par les chevaux impatients qui raclent le sabot sur le pavé. Les cochers essaient de calmer les attelages, des valets courent pour apporter une dernière malle, d'autres déplient le marche-pied et aident une dame à monter dans une voiture.

Jamais je n'avais imaginé que tant de monde partait à la guerre avec le roi, ni surtout que la reine et les dames y allaient aussi.



J'ai l'étrange impression que nous sommes les seuls, Louis et moi, à rester. Alors que nous atteignons l'entrée avec peine, Mme Colbert, qui a eu la charge de nous élever, surgit d'on ne sait où, le rose aux joues et la coiffure de travers :

— Ah, vous voilà! s'écrie-t-elle.

— Pourquoi ne partons-nous pas avec les autres? demande Louis.

— Parce que la place des enfants n'est point à la guerre.

— Le dauphin y va bien, lui!

— Monseigneur n'est plus un enfant, il a treize ans et puis il est le fils du roi.

— Je le suis aussi! lance Louis.

Mme Colbert pince les lèvres. Il faut dire que Louis lui a déjà servi plusieurs fois ce couplet et qu'elle a beau expliquer la différence, mon frère s'opiniâtre<sup>1</sup> à ne pas s'en souvenir. Cette fois, elle renonce à le gronder et reprend :

— Mes chers enfants, je vous laisse aux bons soins de Mme Coste et de Mme Desfossé.

Les deux dames nommées se placent derrière nous. C'est leur façon d'affirmer à Mme Colbert que l'on peut compter sur elles. Mais après avoir joué le

1. s'entête.



fier, Louis se sent tout à coup orphelin et murmure les larmes aux yeux :

— Ainsi, vous aussi, vous nous abandonnez.

— S'il n'avait tenu qu'à moi, vous savez bien que je serais restée pour vous soutenir dans ces douloureux moments, mais je suis dame d'honneur de la reine. Mon service est auprès d'elle.

— Vos vrais enfants, petit Louis et Anne-Marie, partent avec vous ? insiste Louis.

Mme Colbert s'agenouille devant mon frère.

— Non point. Petit Louis est dans notre demeure de Sceaux et Anne-Marie poursuit son éducation au couvent.

L'occasion est trop belle d'avoir des nouvelles de mon amie et j'interviens :

— Anne-Marie va prendre le voile ?

— C'est ce que son père et moi souhaitons.

— Et elle ?

Mme Colbert se relève et me répond brièvement :

— Anne-Marie fera ce que nous estimons bon pour elle.

Nous ne pouvons entamer une discussion ici et je le regrette fort, mais il m'étonne que la pétulance d'Anne-Marie s'accommode de la règle sévère d'un couvent.

— Je veux aller à Sceaux jouer avec petit Louis, proteste mon frère.



— Il suffit vous deux, se fâche Mme Colbert.

Afin d'apaiser sa colère, j'assure :

— Ne vous souciez point de nous. Nous serons très bien à Versailles.

— Ce château n'est qu'un chantier plein de poussière et de courants d'air et il sera bientôt vidé de tous ses occupants. Ce qui en fait un lieu fort peu agréable pour une demoiselle et dangereux pour un garnement comme Louis !

— Dans ce cas, où allons-nous ?

— Votre mère a pris toutes les dispositions vous concernant. Elle vous confie à Madame<sup>1</sup>. C'est une femme de cœur. Elle a élevé comme les siens les enfants que son mari a eus avec sa première épouse, Henriette d'Angleterre, décédée si jeune, hélas ! Vous serez très bien au Palais-Royal où cette princesse demeure.

Je fais la moue. Après avoir goûté au bonheur de vivre dans l'entourage du roi, mon père, je n'ai point du tout envie de m'éloigner de lui. Mme Colbert le comprend et me tranquillise :

— Pour l'heure, nous avons eu tant à faire avec

1. On appelle « Madame » l'épouse du frère de Louis XIV, Philippe d'Orléans, que l'on appelle lui-même « Monsieur ». Il s'agit de Charlotte-Elisabeth (dite Liselotte) fille du prince électeur du Palatinat. Elle porte le titre de duchesse d'Orléans. La première femme de Philippe, Henriette d'Angleterre, est décédée le 30 juin 1670. Il a épousé la Princesse Palatine le 21 novembre 1671.



le départ de Sa Majesté et de la cour en Franche Comté que je n'ai pas eu le temps d'organiser votre installation au Palais-Royal. Vous resterez donc à Versailles avec Mme Coste et Mme Desfossé jusqu'à mon retour.

Je soupire d'aise.

Mme Colbert pose un baiser sur mon front, serre Louis dans ses bras et nous fait ses dernières recommandations :

— Soyez obéissants. Ne vous échauffez pas en courant dans le jardin, c'est mauvais pour la santé, soyez prudents aussi et ne vous approchez pas du canal où vous risqueriez de tomber. Éloignez-vous des pièces en travaux et...

Deux valets la bousculent en courant pour ouvrir la portière d'une voiture qui vient de s'arrêter devant nous. Une dame, installée à l'intérieur, lance d'une voix excédée :

— Nous n'attendons plus que vous !

Mme Colbert hésite, puis monte prestement dans la voiture avant que le cocher ne fouette les chevaux.

Mme Coste saisit la main de Louis et Mme Desfossé m'invite à la suivre jusqu'à l'appartement qu'occupait ma mère. Ce n'est point une bonne idée, car lorsque nous y pénétrons la tristesse nous envahit d'autant que Ginou et Marisette, ses femmes de



chambre, les yeux rougis, rangent dans de grandes malles ses jupons de linon fin, ses jupes de soie chatoyantes, ses bustiers, ses rubans.

Les larmes coulent sur les joues de Louis. Je réprime les miennes à grand peine. La journée a été riche en émotions. J'ai hâte qu'elle se termine.

Dès demain, je ferai tout mon possible pour distraire Louis afin qu'il retrouve la joie de vivre.

*Chapitre*  
*2*

Je dors mal. Les scènes de la veille ne cessent de défiler dans mon cerveau et je revis encore et encore le moment où la porte du Carmel se referme derrière notre mère, le départ du roi sans un adieu, et le départ de Mme Colbert.

Je me sens abandonnée. Cruellement.

Je refoule mes larmes, car il me paraît que si je les laisse couler, je ne pourrai jamais les arrêter. Et à quoi cela servirait-il que je m'attendrisse sur mon sort ? À rien.

Cette certitude me redonne du courage.

Il faut agir. Pour Louis qui me semble plus vulnérable et pour moi aussi.

Je ne sais pas pourquoi, mais l'idée de la farce que nous avons jouée, Louis et moi, à Mme de



Maintenant, en allant uriner dans sa baignoire de marbre<sup>1</sup>, me revient à l'esprit et ramène un souris<sup>2</sup> sur mes lèvres.

De nouveau, il faut que nous fassions ensemble une bêtise, une farce, une escapade qui, en nous éloignant des sujets graves de notre existence, nous distraie quelques instants et prouve à Louis que nous pouvons très bien vivre tous les deux sans le secours d'une mère, d'un père, ni même de dames chargées de notre éducation.

Je réfléchis une partie de la nuit, et au petit matin, j'ai un plan. Je vais réveiller Louis en lui disant :

— On s'en va !

Il se frotte les yeux et bredouille :

— Où ça ?

— Loin...

— Loin, comment ?

— Je ne sais pas encore, on verra.

— On montera sur la galère qui est sur le canal ?

À dire vrai, je ne l'ai pas envisagé, mais Louis aime les bateaux, et puisque mon but est de lui faire oublier ses soucis, je le lui promets.

Découvrant, soudain que je porte la superbe robe de soie bleue de la veille, il s'étonne :

1. Voir le tome 1, *Premier bal à Versailles*.

2. Sourire.



— Tu ne vas pas sortir comme ça ?

— Si. Cette nuit, je suis allée dans la garde robe pour y prendre nos vêtements. Mais, comme tu le sais, Mme Coste dort dans ce réduit. Je n'ai pu ouvrir aucune malle, car non seulement je risquais de la réveiller, mais en plus Mme Coste avait entreposé sur le dessus des coffres nos vêtements de la veille afin, sans doute, de les aérer avant de les ranger.

Il aperçoit alors son uniforme de grand amiral de France au pied de son lit et se bute :

— Ce ne sont pas des vêtements de voyage !

Agacée par ses réflexions, je le rabroue :

— Je n'ai pas d'autres solutions. Alors ou tu viens avec moi vivre mille aventures, ou tu restes dans ton lit.

— Je viens avec toi.

Je l'aide à se vêtir et à enfiler ses bas. Il est malhabile, se tortille en tous sens et nous retarde.

Cette nuit, j'ai étudié le meilleur moment pour nous échapper. C'est celui où Mme Coste part à la fontaine remplir une cruche d'eau pour nous rafraîchir le visage et les mains comme chaque matin. Ensuite, nous devons traverser trois pièces en enfilade en espérant n'y rencontrer personne de notre entourage. Plus l'heure est matinale, moins il y a de risque.



Lorsque Louis est enfin prêt, je colle mon oreille contre la porte nous séparant de l'antichambre<sup>1</sup>. Aucun bruit. Je saisis la main de Louis et nous nous glissons dans la pièce où le lit pliant de Mme Coste n'est pas encore rangé. Nous traversons les autres pièces sans croiser âme qui vive. Fort heureusement, nous ne sommes pas obligés de passer par l'escalier des Ambassadeurs, car j'entends les ouvriers arriver et se mettre au travail. Il m'ennuierait que M. Le Brun<sup>2</sup> m'aperçoive en train de fuir.

Bientôt, nous sommes dans le jardin. Je frissonne. Le soleil n'a pas encore percé la brume matinale qui flotte au loin sur le canal. Louis éternue plusieurs fois. Inquiète, je me retourne. Pourvu qu'il ne nous fasse pas repérer. Mais curieusement, j'ai l'impression que le château est vide. Nous n'avons vu aucun garçon bleu endormi contre les portes, aucun garde, aucun valet, aucune femme de chambre qui habituellement à cette heure se presse pour satisfaire leur maître ou leur maîtresse. Il est vrai qu'il n'y a plus un seul gentilhomme. Toute la cour a suivi Sa Majesté à

1. À cette époque, les couloirs n'existent pas. Toutes les pièces sont construites en enfilade. Et pour sortir à l'extérieur, on est parfois obligé de traverser plusieurs salons ou chambres.

2. Peintre (1619-1690) que Marie-Anne a déjà rencontré dans le tome 1, *Premier bal à Versailles*.



la guerre et ceux qui n'ont pas eu cet honneur en ont profité pour regagner leur province afin de s'occuper de leurs terres et de leurs affaires.

Je lâche la main de Louis et cours sur la gauche pour atteindre le labyrinthe. Il court sur la droite. Interloquée, je l'appelle :

— Louis, viens, on va jusqu'au labyrinthe !

— Non ! Mme Coste m'a dit qu'on pouvait s'y perdre et y mourir de faim et de froid.

Amusée par sa naïveté, je le rassure :

— Ce sont des menteries. Elle t'a dit cela pour éviter de passer les longues minutes à t'y chercher. Avec moi, tu ne crains rien.

Il hésite, mais je l'encourage :

— Tu verras, c'est un endroit très plaisant, et si l'on vient nous y chercher, on pourra s'en échapper facilement, car j'en connais toutes les allées.

— Tu y es déjà venue ?

— Oui, avec le dauphin. M. Perrault a conçu le labyrinthe pour que Monseigneur puisse apprendre les fables d'Esopé en s'amusant.

Lorsque nous arrivons devant le bosquet, Louis s'exclame en pointant l'index vers les deux statues qui en gardent l'entrée :

— Pouah ! celui de droite est fort laid !

— C'est Esopé, le fabuliste, et à gauche, le tout mignon, c'est l'Amour.



Louis pouffe de rire. Il est à l'âge bête où l'on trouve idiot et dérangeant tout ce qui touche au sentiment amoureux, alors que moi, je suis à celui où je commence à rêver du prince qui m'épousera.

Le dauphin m'a appris que si toutes les fontaines du labyrinthe représentaient bien une fable d'Esopé, M. Benserade<sup>1</sup> avait interprété les textes pour en tirer une morale à l'usage des amoureux. Mais je ne peux pas expliquer cela à Louis, il est trop jeune.

Au moment de s'engager dans les allées, il a encore un mouvement de recul. Je le décide en lui annonçant :

— La première fontaine est celle du duc et des oiseaux.

— Je ne vois point de duc, s'étonne Louis.

— Que tu es sot ! lui dis-je en me retenant pour ne pas rire de sa méprise. Le duc est un oiseau de nuit. La fable raconte qu'un jour le duc fut tellement battu par tous les oiseaux à cause de son vilain chant et de son laid plumage que depuis il n'ose sortir que la nuit.

— Ah, oui, je l'entends parfois la nuit lorsque nous sommes à Saint Germain. Mais pourquoi l'eau ne jaillit-elle point des fontaines ?

1. Benserade (1613-1691), poète et dramaturge très apprécié par le roi.



— Les fontaines ne fonctionnent que lorsque le roi visite ses jardins.

— C'est beaucoup moins joli, s'il n'y a pas d'eau, boude-t-il.

— Certes, mais tout de même, ne dirait-on pas que les oiseaux sont vivants et vont se mettre à bouger ?

— C'est vrai. Qu'est-ce qu'il y a comme autres bêtes ? s'informe-t-il soudain intéressé.

— Il paraît qu'il y en a 333, réparties dans 39 fontaines, mais je ne les ai pas comptées !

Tout à coup, lui qui était si craintif se met à courir dans l'allée pour découvrir les autres fontaines.

— Viens voir, là il y a un renard et un coq, et là un chat et des rats.

Je cours derrière lui. J'ai assuré que je connaissais bien le dédale des sentiers, mais je préfère tout de même suivre le parcours indiqué par le dauphin.

— Attends-moi ! Il faut tourner à gauche après la fontaine du renard et de la grue, sinon on aboutit à un mur de feuillage qui nous barrera le chemin.

Mais Louis ne m'écoute pas, tant il prend plaisir à découvrir après chaque tournant de nouveaux animaux dont il s'amuse à imaginer l'histoire. Parfois, lorsque je connais la fable, je la lui conte. Celle du lièvre et de la tortue le fait beaucoup rire, et il juge malin le porc-épic lorsque je lui relate sa



mésaventure avec le loup. Il veut alors retourner voir la fontaine représentant le singe et ses petits.

— J'aimerais bien avoir un singe, me dit-il.

Et avant que je le lui déconseille, il fait demi-tour. Nous passons à nouveau devant le conseil des rats, puis devant le combat des oiseaux, mais je ne retrouve pas la fontaine du singe et des petits.

— N'est-elle pas juste avant celle de l'aigle et du renard ? m'interroge-t-il.

— Je crois, moi, qu'elle est après les paons et le geai.

Je n'en suis plus très sûre. Nous avons vu tant de fontaines que tout s'embrouille dans ma tête. Je tourne sur moi-même, en cherchant des repères. Mais, selon le principe du labyrinthe, aucun indice ne me permet de savoir où je suis avec exactitude. Louis perçoit mon malaise.

— On... on est perdus ? souffle-t-il.

Afin qu'il ne se mette pas à sangloter, je le rassure :

— Non point. C'est par ici.

Je lui saisis la main et je prends une allée au hasard. Il me semble que, lorsque je serai devant la prochaine fontaine, tout redeviendra clair dans mon esprit et que le bon trajet s'imposera à moi. Hélas, devant le renard et la grue, je ne sais pas quel sentier choisir. Je me souviens qu'il faut tourner à gauche



après une fontaine où il est question d'un renard, mais lequel : le renard et le bouc, le renard et les raisins, le renard et le corbeau, ou celle-ci ?

L'inquiétude me gagne.

Le dauphin m'avait conté les aventures de la marquise de Boisjoli, dotée d'un caractère si exécrationnel que ses dames de compagnie l'avaient volontairement égarée dans le labyrinthe un après-dîner. Elle avait mis plus de cinq heures à en découvrir l'issue.

Nous empruntons des sentiers qui se terminent en cul de sac, nous faisons demi-tour, nous repassons devant les mêmes fontaines, nous choisissons une autre direction, mais curieusement, nous nous retrouvons devant la fontaine du perroquet et du singe que nous avons dépassée quelques instants auparavant.

Nous sommes perdus.

— Je te l'avais bien dit que c'était un endroit dangereux, s'emporte Louis, mais tu n'en as fait qu'à ta tête ! Personne ne sait que nous sommes là. Nous allons mourir de faim et de froid !

— Mais non, nigaud !

Il grimace. Il n'a plus confiance et il a raison, car je suis complètement désorientée. Les bras ballants, je me plante devant la fontaine et j'essaie de me



souvenir des explications du dauphin, mais tout se mélange dans ma tête. Pourtant, j'assure à Louis :

— C'est par là !

Soudain, j'entends des bruits de pas. Il s'agit certainement de Mme Coste ou de Mme Desfossé furieuses que nous soyons sortis sans autorisation. Aussi, j'ordonne à mon frère :

— Vite, cachons-nous !

— Non ! s'énerve-t-il. Je veux être sauvé.

— Et enfermé dans un cagibi au pain sec et à l'eau en guise de punition.

— Heu... Non.

— Alors, viens, blottissons-nous derrière la fontaine ! Si elles sont de bonne humeur, nous sortirons en leur faisant promettre de ne point nous punir.

Il accepte et, le cœur battant, nous attendons de voir surgir l'une ou l'autre de nos gouvernantes. Mais c'est un jeune officier et une dame qui s'avancent en discutant :

— Mon cher Gilles, nous touchons au but, dit la dame.

— Je le crois, en effet. Le gouverneur des Pays-Bas nous a promis son aide.

— La Bretagne, la Guyenne et la Normandie, écrasés d'impôts, n'attendent qu'un signe pour nous rejoindre.



— Notre ami Rohan<sup>1</sup> est parti avec le roi remplir son rôle du parfait courtisan.

— C'est un excellent comédien, ajoute la dame en riant.

— Qui se douterait que le chevalier de Rohan complotait pour renverser la monarchie et donner le jour à une république !

À ce moment-là, Louis fait craquer une branche morte sous son pied. Je le foudroie du regard, mais il est trop tard. En trois enjambées, la dame se dresse devant nous. Elle saisit Louis par la main tandis que le jeune homme me prend le bras.

— Vous nous espionnez ! s'emporte-t-elle.

Je me défends :

— Non point, madame, nous jouons simplement dans le labyrinthe.

Nous reconnaissant, Louis, sans doute grâce à son costume d'amiral, et moi, peut-être aussi à cause de ma jupe de velours bleu, elle s'adoucit :

— N'est-ce point là notre cher jeune amiral et la très jolie demoiselle de Blois ?

— Si fait.

— Et vous êtes... seuls ?

— Oui.

1. Louis de Rohan Guéméné, dit le chevalier de Rohan (1635-1674).



Elle soupire d'aise et ajoute à l'intention du jeune homme :

— Rien de grave, ce ne sont que des enfants.

— Pouvez-vous nous indiquer la sortie, lui demande Louis, car à cause de l'opiniâtreté de ma sœur, je crains de passer la nuit dans cet endroit.

Il exagère.

D'un geste, la dame ordonne au jeune homme de demeurer sur place et nous lui emboîtons le pas. Elle paraît bien connaître le labyrinthe, car elle n'hésite pas. Dès que nous quittons le bosquet, elle nous dit :

— À mon tour de solliciter une faveur. J'aimerais que vous ne parliez à personne de notre rencontre. Les ragots vont vite à la cour... et si l'on apprenait que je me promène seule avec un jeune homme, ma réputation serait ternie. Or ce jeune homme est l'un de... de mes cousins. Il arrive de Bretagne afin de présenter un placet au roi pour obtenir une charge de... et il... Restons-en là. Puis-je compter sur votre discrétion ?

— Assurément.

— Je vous en remercie.

Elle s'éloigne de nous de quelques pas, puis revient et ajoute en regardant mon frère :

— Sa Majesté a bien choisi. Il n'y a pas amiral de France plus vertueux que vous.

Puis, s'adressant à moi, elle poursuit :



— Quant à vous, mademoiselle de Blois, on ne m'avait point menti. Vous avez l'intelligence et la grâce de votre illustre père.

Enfin, estimant sans doute qu'elle nous avait assez complimentés, elle entre à nouveau dans le labyrinthe.

— Cette dame est tout à fait charmante! s'extasie Louis.

— Elle l'est trop. Et je la trouve fort étrange.